

La fidélité des Grimm est aussi une fidélité de traducteurs, d'adaptateurs, qui requiert non seulement une connaissance parfaite du vieil allemand mais un talent véritable d'écrivain moderne.

Si l'on oublie l'ampleur de ce travail, il nous reste un recueil qui vient précisément combler en nous le désir du livre, le besoin très ancien de posséder un livre unique, livre miraculeux car inépuisable et se réengendrant sans cesse lui-même, livre jamais achevé, livre passe-partout, véritable livre de poche semblant contenir tout l'univers dans un tout petit volume, livre de chevet, livre de voyage autant que livre voyageur, livre de tous les temps, passage d'écriture par lequel l'adulte communique avec l'enfantin, l'érudit avec le peuple, le passé avec le présent, la mémoire avec l'oubli.

A présent, il ne reste plus qu'à entrer dans ces contes comme dans une forêt où chacun suivra la piste de son propre désir, au gré des titres, des souvenirs, d'attentes diverses. Les frères Grimm se sont éloignés de nous, ils ont fini par disparaître sous tant de mots, sous tous ces récits comme sous une végétation

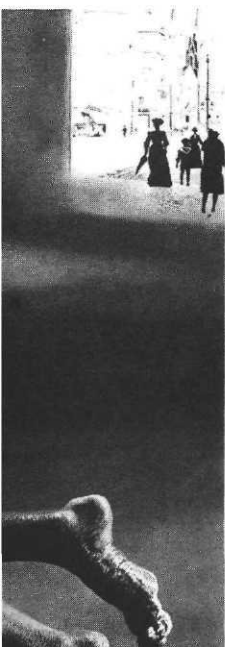
enchantée, ou sous une neige qui n'en finirait pas de tomber : « *Tout comme les flocons fins et serrés qui tombent du ciel recouvrent de neige toute la contrée*, écrit Jacob Grimm le 2 mars 1854, *à perte de vue, je suis moi aussi enneigé par la masse de mots qui m'assaillent venus de tous les recoins et de la moindre fente. Parfois, j'aimerais me relever et me secouer pour tout faire tomber de moi, mais le cœur n'y est pas. Ce serait folie de rester attaché, même avec nostalgie, à des intérêts moindres, et de perdre de vue le grand résultat final.* » Toute cette neige ! Les Grimm comparaient eux-mêmes leurs contes aux fragments d'une clef d'or trouvée sous la neige : puzzle aux multiples possibilités, collection définitivement ouverte. Et cette clef ? Qu'ouvrirait-elle ? Qu'ouvrira-t-elle ? Qu'importe ! Chaque morceau de la clef brisée brille de son éclat unique.

« La clef d'or » : c'est aussi le titre de la dernière histoire de leur recueil. Un homme trouve une clef sous la neige, puis creusant la terre il trouve une cassette. Que contient-elle ? Ironie finale, frustration calculée : le lecteur ne le saura jamais et nous laissons aussi cet homme, seul dans la neige, avec son espoir et son désir. ■

« Femme-narrathon » :

DE LA PAGE À LA BOUCHE

par Muriel Bloch



*Muriel Bloch est une conteuse. Professionnelle et reconnue.
Elle est l'auteur de « 365 contes pour tous les âges »,
aux éditions A.C.E., productrice d'une série de contes
« Histoires à se réveiller couchés » sur France Culture.
Elle est responsable, avec Evelyne Cévin, de la formation
autour du conte pour la Joie par les livres.
C'est son itinéraire de conteuse qu'elle raconte ici
avec humour, vérité et poésie.*

« **C**es mots dits avec véhémence, avec flamme [...], étaient précieux pour l'homme qui les déclamait. Il en était fier. Il les psalmodiait suivant un rythme très personnel. Quand il s'interrompait, ce qui suivait en paraissait d'autant plus vigoureux et animé. Tout était plein de maîtrise, les mots les plus puissants volaient exactement aussi loin que le conteur le désirait. L'air, au-dessus des auditeurs, était plein d'agitation... »

E. Canetti : *Les voix de Marrakech*
Albin Michel

La femme-tiroir

Souvent, je cherche la femme-tiroir, celle de mes rêves d'enfant ; la femme qui n'a plus d'âge et dont le corps entier s'ouvre en tiroirs... remplis de toutes les histoires de sa vie.

Petite fille, j'entendais quelquefois ma grand-mère se plaindre de perdre la mémoire. Mais comme par ailleurs elle croyait ferme en la réincarnation, cela la consolait. Moi, j'avais très peur de vieillir, c'est-à-dire de tout oublier. Aussi quand ma grand-mère me montrait ses gris-gris enfermés dans un tiroir, je faisais le vœu secret de me réincarner en distributeur à histoires ; il suffirait d'ouvrir mon corps et de se servir !

C'est bien plus tard que j'ai découvert avec amusement que Salvador Dali avait dessiné

et peint plusieurs variantes de cette femme-tiroir, inspirée de loin par la Vénus de Milo... Aujourd'hui femme-désordre, j'accumule sans répit, confondant souvent les histoires et les tiroirs.

J'ai bien vite compris que pour pouvoir bien raconter, il fallait savoir bien ordonner. C'est pourquoi je raconte donc je range ! C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me sauver du chaos... Et bien entendu, je prends un malin plaisir à déranger ce que j'ai si difficilement ordonné. Comme un écho lointain de Shéhérazade, j'ouvre un tiroir, à l'intérieur d'une histoire, et m'y engouffre jusqu'au vertige.

Le conte de ma vie

A chacun son conte, clé du monde. Petite, j'ai vraiment cru à « Riquet à la Houppe » : un prince si laid mais si intelligent qui avait heureusement reçu le don, pas si encombrant que ça, de transmettre son intelligence à la femme qu'il aimerait. Une princesse si sotte mais tant belle, qui pour sa part, avait reçu le don d'embellir l'homme qu'elle aimerait...

Et à cause de ces deux-là faits pour se rencontrer et s'aimer, j'étais sûre que le monde était divisé en deux : d'un côté l'intelligence nécessairement assortie de la laideur, et de l'autre la bêtise inséparable de la beauté ! Pour moi le monde était ainsi fait : impossible d'avoir tout à la fois, c'est-à-dire intelligence et

beauté, ou de voir réunies en une seule personne bêtise et laideur !

Aimer, c'était la seule façon de gagner sa moitié manquante.

Je me trouvais laide, donc forcément intelligente, et me réconfortais en pensant que toutes les jolies filles de ma classe étaient évidemment idiotes. (Les actrices de cinéma, toutes des crétines !) A cause de Riquet à la Houppe, le monde était ainsi fait et j'étais pressée de découvrir mon beau prince tout en soupirant allègrement : « On ne peut pas tout avoir ! »

Plus tard, un des premiers contes que j'ai aimé raconter s'intitulait : « Y'a toujours pire ! », signe certain de mon vieillissement.

Comptreuse*, vos papiers !

« Je ne fais rien de nouveau, mais c'est parce que ça passe par moi que c'est unique. Mes chansons sont comme des empreintes digitales. »

Le chanteur de rock Sting,
dans une interview
pour le journal « Le Monde »

Une bonne fois pour toutes, je suis née trop tard : les contes étaient déjà faits. En choisissant d'être conteuse aujourd'hui, je pioche dans une mémoire collective universelle, pour en faire une expression personnelle ; et dans le même temps je découvre cette mémoire. Paradoxalement, en faisant cela, je répète ce que je n'ai jamais entendu ! Me voilà le premier maillon d'une chaîne fragile : comment rendre de la taille d'un bras ce que je n'ai jamais reçu de la taille d'une main ?

Je comprends à la lecture du très beau livre d'Abdelfattah Kilito : *L'auteur et ses doubles* (Le Seuil) que je me présente « au moment où un campement délaissé ne laisse voir que des restes de matière et de mémoire », restes que

je dois « restaurer pour composer mon propre campement, mon propre poème ».

C'est le plus souvent dans les livres de contes, parole morte, que je vais chercher de quoi nourrir ma parole pour retrouver la vitalité qui est en moi, comme dit la publicité.

Un souvenir cuisant me revient : un soir, dans un café de village, en Bretagne, à l'occasion d'une rencontre de conteurs organisée à Vannes par Bruno de La Salle, je me retrouvai à raconter une « menterie » pour chauffer le public. Tout de suite après moi, un conteur breton qui se trouvait là prit la parole pour « mentir » à son tour. Bien sûr il avait nettement plus de bouteille que moi, et savait sans aucun doute en user, mais ses mots, ses silences étaient si vrais, si savoureux, si justes, que j'ai alors mesuré toute la distance qui me séparait d'un conteur traditionnel enraciné dans les mots de son histoire.

N'ayant ni vieux os, ni odeur de terroir, je ne me sens limitée à aucun territoire ; ni adossée à aucune culture particulière. Je revendique même un certain éclectisme dans mon travail. Non seulement dans le choix de mes contes, mais aussi dans la possibilité de raconter certains textes empruntés à la littérature, ou encore d'inventer par exemple de petits contes urbains sur Paris !

Cependant il y a deux ans, lorsque j'ai choisi de raconter avec Alexis Nouss « Les contes de Chelm », d'après la tradition yiddish, je me suis sentie comblée, c'est-à-dire en parfait accord avec l'humour et la profondeur de ces histoires. Elles m'étaient si familières que je croyais être incapable de raconter autre chose par la suite.

Heureusement « Les contes de Franz » d'après Kafka en étaient un prolongement inévitable. Et puis j'ai réalisé combien la ville avait nourri l'invention de mes récits, combien l'émerveillement urbain faisait partie de mon quotidien. Aussi en créant l'année der-

* Comptreuse, par erreur d'une employée de mairie, pour qui compter les sous ou conter les mots, quelle différence ?

nière « La Société des Conteurs Urbains »*, j'ai voulu faire surgir des histoires nées du néant comme si elles surgissaient de la rue, j'ai essayé de grossir des anecdotes à la dimension d'événements mémorables.

La chasse aux contes

Les contes sont pour moi « *une sorte de fleur. J'y butine depuis des années comme une abeille. J'y trouve matière pour mon propre miel* ».

John Cage à propos
de *Finnegan's wake* de James Joyce

Pour être capable de raconter le bon conte au bon moment (comble du conteur), j'ai besoin de provisions. C'est pourquoi depuis plus de sept ans maintenant j'appartiens à une espèce en voie de ré-apparition : les *chasseurs de contes et d'histoires*. Je suis prête à tout pour lire, entendre, afin de pouvoir dire plus tard le récit qui me va droit au cœur, le conte inouï qui bouleversera mes nuits, l'histoire qui ne ressemble à aucune autre, la plus belle histoire du monde comme dirait Kipling. Aucun récit n'est fait sur mesure : il faut savoir le choisir en disant de lui : « Je vais pouvoir en faire quelque chose ! »

Toujours à l'affût du racontable, les chasseurs de contes et d'histoires trament des complots d'aventures, sèment la contagion autour d'eux, tiennent des carnets de chasse, numérotent des fiches, effacent des traces, parlent plusieurs langues, lisent entre les lignes ; leurs oreilles traînent partout.

Les chasseurs de contes et d'histoires ne chassent que pour leur plaisir et le nôtre : pour raconter ensuite ce qui les passionne, les amuse, les inquiète ; ce qu'ils ne peuvent oublier...

Souvent la première rencontre (lecture ou écoute) est la bonne, quitte à ne rien approfondir tout de suite, à laisser reposer. Quand

les éditions A.C.E. m'ont proposé de réunir *365 contes pour tous les âges*, j'ai ouvert mes tiroirs où beaucoup de contes étaient gardés en attente.

Je ne cherche pas l'originalité à tout prix mais j'aime être étonnée par un récit. Un jour Luda me raconta le conte du chasseur : ce conte géorgien était si singulier, si étrange et si beau que j'ai eu très envie de le raconter à mon tour.

Je suis très sensible à la langue et à l'écriture des contes. Tout récemment j'ai découvert par hasard « *Les contes hiéroglyphiques* » d'Horace Walpole, écrivain anglais du dix-huitième siècle (éd. Café-Climat). D'abord, j'ai été attirée par le titre, puis par la modernité de l'écriture et du propos : déjà des contes à l'envers à faire pâlir Philippe Dumas. Ce sont les deux livres de Jacques Roubaud, *Graal-Théâtre* et *Graal fiction* (Gallimard) qui m'ont donné envie de raconter les femmes dans la forêt du Graal.

En général, mes préférences vont aux collectes « sèches », c'est-à-dire proches des contes-types lorsque je m'appuie sur des contes traditionnels. Ainsi les recueils de Geneviève Massignon pour la France ou Maurice Coyaud pour le Japon, car ils me laissent toute liberté de reformuler les contes à mon gré. Une exception cependant, le conte-type de « La belle et le monstre », recueilli en Guyenne par Paul Delarue, un chef-d'œuvre de sobriété et de concision. Tout y est dit jusqu'au final : « *Ils allèrent au lit et le conte est fini* ».

Ce sont surtout les images ou certains motifs de contes merveilleux qui m'impressionnent : j'ai raconté un conte tzigane uniquement à cause d'une jeune fille dure et cruelle qui changeait tous ses prétendants en glaçons ! (En fait, le conte entier s'est révélé magnifique...) J'ai choisi des contes de Grimm souvent à cause de la force de leurs débuts : un roi qui perdit tout contact avec les choses

* Projet d'animation et de création pour les bibliothèques de la Ville de Paris.

après s'être égaré dans la forêt, un prince changé en fourneau par une vieille capricieuse, au beau milieu d'une autre forêt, etc. Enfin j'ai travaillé une version italienne des trois fileuses, proposée par Italo Calvino, rien que pour décrire le moment où les trois vieilles sont attablées : la première a des cils qui descendent sur ses seins, la deuxième des lèvres qui embrassent ses genoux et la troisième, des oreilles qui balaient le sol ! Un régal...

Mais sans aucun doute c'est le sens des histoires qui m'importe le plus, même si je n'en sais pas toute l'importance d'emblée. C'est souvent l'occasion de recherches sur la culture du conte pour mieux le comprendre, ou la vie d'un auteur et son œuvre dans le cas d'un texte littéraire. Pour mieux raconter un conte cubain insolite, je suis partie à la découverte du panthéon des dieux d'Afrique, les Yoruba. Pour saisir toute la saveur des contes d'Horace Walpole, je me suis plongée dans les textes philosophiques du dix-huitième siècle. Pour travailler le texte des « Contes de Franz » d'après Kafka, j'ai étudié, carte à l'appui, la géographie précise de la ville de Prague ainsi que les noms réels de rues chères à Kafka.

Le tête-à-tête

Une fois le conte trouvé, tant qu'il n'a pas franchi le seuil de mes lèvres, tant qu'il n'a pas été partagé avec d'autres, il n'existe pas encore. Et le chemin est long de la page à la bouche. Il y a tout un temps de préparation : je ferme le livre, j'ouvre mon cahier et je commence par noter la trame puis les images essentielles du conte, enfin les mots qui lui conviennent. Il s'agit en fait d'une *traduction personnelle*. Et ce temps pendant lequel j'apprivoise le récit est solitaire. « J'ai un conte, qu'est-ce que je peux bien en faire ? » Il y a une nouvelle de John Updike, écrivain américain, qui met en scène un écrivain assis au soleil, sur une plage, face à la mer.

L'homme se demande quoi écrire de neuf sur le sujet qui s'offre à ses yeux. Tout a déjà été écrit sur la mer, et par les écrivains qu'il respecte le plus ; leurs phrases admirables lui reviennent en mémoire. Et puis soudain cet écrivain s'allonge sur le sable, ferme un œil à cause du soleil, lève un bras bien haut devant lui, et dans cette nouvelle position, la mer surgit comme un mur... Alors l'homme se lève précipitamment pour retourner à sa table, car il veut écrire sur la verticalité de la mer !

Tout est question de regard, de point de vue. Pour le conteur, tout est là aussi : chercher à *voir* pour mieux *faire voir* en racontant. C'est pourquoi le temps du tête-à-tête est indispensable pour moi ; pour commencer à habiter le conte, à me promener en lui. Il mijote, je le chuchote. Je commence à le *digérer*...

La parole conteuse*

« Si le texte est inséparable de la matière qui le porte, il ne l'est pas moins de la voix qui le parle. »

Abdelfattah Kilito :

« *L'auteur et ses doubles* », Le Seuil

Alors et alors seulement je peux le *rédig*er, c'est-à-dire le parler. C'est le temps de l'*essayage*. Un public aussi restreint soit-il (une paire d'oreilles suffit) m'est indispensable. Je n'hésite pas à solliciter mes proches (au téléphone, à table, en voiture...). Et dans ce premier jet d'oralité un peu sauvage, je raconte comme le fait un enfant pour ses copains dans la cour de récréation quand il raconte le film qu'il a vu la veille à la télévision.

Dans ce cas, le récit est plutôt raccourci, mais l'important est de conserver la vérité de l'histoire. Pour moi, être fidèle n'est pas raconter par cœur — cela m'est impossible — mais faire corps avec l'histoire, y mettre tout mon

* L'expression est de Catherine Zarcate.

cœur. Et même pour un texte emprunté à la littérature, je ne peux pas être ce « conteur de mots exacts » dont parle si bien Marianne Auricoste à propos du « diseur ». Le conteur est toujours personnellement impliqué dans ce qu'il dit, sa fragilité fait sa force.

La partition

« C'est une voix qui parle [...], énergie sans figure, résonance intermédiaire, lieu fugace où la parole instable s'ancre dans la stabilité du corps. [...] Soudain un rythme surgit, revêtu de lambeaux de verbe, vertigineux, vertical, jet de lumière : tout s'y révèle et se forme. Tout : à la fois ce qui parle, ce dont on parle et à qui l'on s'adresse. »

Paul Zumthor : Introduction
à la poésie orale, Le Seuil

En fait je travaille le conte comme une *partition*, pour qu'il devienne un chant (ce qu'il devait être à l'origine) : les accélérés, les ralentis, les temps forts, les silences... Des rimes intérieures naissent, portées par le rythme de ma parole. Je cherche ainsi la musicalité optimale du récit et le travail sur la langue orale en découle. Des trouvailles qui, écrites, offrent peu d'intérêt, dans ma bouche colorent le conte.

Quelquefois, j'enregistre pour réécouter car j'ai absolument besoin d'entendre pour apporter quelques retouches. Au début, le récit flotte encore ; il y a des courants d'air. Mais plus je le raconte, plus il se muscle, s'épanouit. Le conte me porte, m'emporte... Je voyage avec lui, je me laisse faire, les mots s'échappent librement comme si le conte se passait de moi. Mais moi, je ne peux plus me passer de lui !

Longtemps après, des phrases-fantômes reviennent hanter ma bouche, jour et nuit...

Le collier à histoires*

Bien sûr, il y a des contes qui ne font plus partie du voyage... Mais à côté des nouveautés, il y a les classiques, les inusables, les morceaux de bravoure qui malgré la répétition ne sont jamais entièrement fixés, car ils continuent de me surprendre.

Plus je les entends et mieux je les comprends. Mais « on n'est jamais content quand les choses vont bien », dit le conte populaire. Aussi mon répertoire ne cesse d'évoluer, le collier à histoires de s'allonger.

Au commencement, les contes russes, car j'aimais prononcer les mots : tzar et boyard, isba et Babayaga, Ivan et Vassilissa, et surtout Kotchéï l'immortel, carcasse sans chair, corps sans âme...

Puis pour me donner la chair de poule, j'ai fait une première incursion du côté de la littérature, avec « L'homme à la cervelle d'or » d'Alphonse Daudet.

Avec le temps, j'ai écouté les autres, emprunté certaines de leurs histoires. Ensuite, j'ai cherché à me dire plus directement grâce aux contes de mensonges ! Grâce à eux j'ai fait mon auto-portrait tout en me forgeant une généalogie fictive de Barakouda à Bénia Krik, brigands magnifiques ; je me suis essayée au renversement des échelles, à la destruction du sens, découvrant du même coup les limites de l'imaginaire.

J'avais fait mes preuves : je pouvais enfin devenir conteuse ! Pour célébrer l'événement, je me mis à psalmodier des litanies à n'en plus finir : « Une fois, il y avait et une fois il n'y avait pas. Et une fois il y avait encore. *Quand* j'ai oublié. *Qui* je ne m'en souviens plus. Mais une fois ça suffit bien et c'est jamais la dernière fois, car chaque fois qu'on la raconte c'est comme si c'était la première fois ! » Initiée à la rhétorique du conte, il me

* Expression utilisée, entre autre, par les Lega du Zaïre.

suffisait d'ouvrir la cérémonie du rituel, le récit lui-même devenant secondaire !

C'était l'époque où les histoires de Nassrédin Hodja faisaient ma joie, et l'histoire du crâne racontée par Henri Gougaud faisait fureur. Seuls les contes à réfléchir, ayant la parole comme objet, trouvaient grâce à mes yeux. Parler du conte tout en racontant, tel était mon but... « L'oiseau conteur » était mon conte-clé : un oiseau capable de dire le passé et l'avenir, un oiseau que nul ne peut capturer, trop captivé à écouter sa propre histoire racontée par l'oiseau. Et le héros, toujours masculin, incapable de se taire, se trouve changé en pierre !

Arriva le temps où j'inventai des « trames-standards », me permettant de faire se rencontrer les récits de mon répertoire. Le plus souvent, la ville apparaissait en toile de fond, l'absurde était au rendez-vous et des nouvelles de Borgès, Buzzatti, Dahl, Cortazar et

Allais côtoyaient des contes traditionnels. « La femme de trois fois rien rencontrait l'homme de rien du tout... »

Devenue conteur-architecte, je m'installai dans une durée imprévisible, découvrant la joie d'ouvrir des tiroirs au cœur de la narration. J'étais alors solitaire. Pour rompre cette solitude de « conteur de fond », je m'associai avec Alexis Nouss pour « Les contes de Chelm » et « Les contes de Franz ».

Aujourd'hui, pour la radio, je raconte avec deux musiciens : Bruno Courtin et Frédéric Costa. Parallèlement j'ai toujours aimé les joutes avec d'autres conteurs, ainsi que les nuits-marathon où à plusieurs nous tissons des récits jusqu'à l'aube... Car il faudra plus de mille et une nuits pour que les conteurs et les conteuses s'en aillent rejoindre les vieilles lunes...

J'en dirai plus la prochaine fois. ■

Un outil bibliographique pour les conteurs... et les autres

Ouvrages théoriques, anthologies, contes de tous les temps et de tous les pays : la Bibliographie littérature orale 1983 rassemble environ 600 titres de recueils de littérature orale populaire en langue française et, pour la plupart, disponibles. Bibliographie générale et sélective, elle est plus particulièrement destinée à tous ceux qui racontent.

• Pour se la procurer, s'adresser à « Ouïrdire aujourd'hui », Nicolette Picheral, 2, rue de la Garenne, 29200 Brest, tél. 98.44.91.31.